HAL
open science

Traduire J.M. Coetzee

Catherine Lauga Du Plessis

To cite this version:

Catherine Lauga Du Plessis. Traduire J.M. Coetzee. IFAS Working Paper Series / Les Cahiers de l' IFAS, 2005, 6, p. 69-74. hal-00797905

HAL Id: hal-00797905

https://hal.science/hal-00797905v1

Submitted on 7 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Nouveaux Cahiers de l´IFAS
IFAS Working Paper Series

Translation - Transnation

1994 – 2004

Dix ans d´echanges littéraires entre l´Afrique du Sud et la France

Ten years of literary exchange between South Africa and France

Numéro special
Rassemblé et dirigé par Jean-Pierre RICHARD, Université Paris 7, en collaboration avec Denise GODWIN, rédactrice de l´AFSSA

Special issue collated and edited by Jean-Pierre RICHARD, University of Paris 7, in collaboration with AFSSA editor, Denise GODWIN

Association for French Studies in Southern Africa
Association des Études Françaises en Afrique Australe

N⁰ 6, August 2005

Translation – Transnation

1994-2004

Ten years of literary exchange between South Africa and France

Dix ans d'échanges littéraires entre l'Afrique du Sud et la France

To Sello Duiker and Phaswane Mpe

Contents – *Sommaire*

Preface – *Préface*
The authors – *Les auteurs*

About translation – *Etudes*

L'autre source : le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine **par J.-P. Richard**
A Road Going Both Ways **by C.P.Naudé**
Traduire l'Afrique du Sud post Apartheid : quelle approche ? **par Ludivine Huet-Haupt**
Translation of African Literature: A German Model? **by J.-P. Richard**
Publishing After a Decade of Democracy **by Brian Wafawarowa**
Traduire *Triomf* **par Donald Moerdijk**

Personal experiences – *Témoignages*

La publication de la littérature africaine en traduction **par Alain Ricard**
Interview with Bernard Magnier, Director of the "Afriques" collection, Actes Sud Publishers **by J.-P.Richard**
Entretien avec Bernard Magnier, directeur de la collection "Afriques" chez Actes Sud **par J.-P. Richard**
Traduire J.M. Coetzee par **Catherine Lauga-du Plessis**
Translation as an Art **by Chenjerai Hove**

Bibliographie des littératures africaines en traduction française (1994-2004) établie **par J.-P. Richard**

Traduire J.M. Coetzee

Catherine Lauga - du Plessis

Abstract

This piece is a trip down memory lane, through almost 30 years of translating half of the novels of J.M. Coetzee, starting with Dusklands *in 1976, by hand and sitting side by side with the young writer, who has since been awarded the Nobel Prize for Literature (2003). Examples are given of the sort of challenges encountered in translating Coetzee's texts and of what could daringly be called the cooperative mode to which, as a translator himself, the author was amenable.*

J'ai fait la connaissance de John Coetzee à mon arrivée en Afrique du Sud en 1976. Il était le collègue et l'ami de mon mari au département d'anglais de l'université du Cap. Sa femme et lui ont organisé chez eux une petite fête pour m'accueillir et m'ont fait découvrir le Cap de Bonne Espérance lors d'un pique-nique mémorable : John et Ian s'acharnaient sur une balle de cricket, tandis que Philippa et moi chassions les babouins qui en voulaient à nos victuailles. John avait alors les cheveux longs, souples et bruns, et me faisait penser à d'Artagnan, brandissant une batte plutôt qu'une épée.

John avait écrit un livre, *Dusklands*, publié par Ravan Press, petite maison d'édition aujourd'hui disparue, que m'avait signalé à Paris Jacques Alvarez-Pereyre. Le mince volume se présentait sous une jaquette reproduisant une aquarelle attribuée à Thomas Baines montrant l'inévitable chariot à la halte dans le veld, tandis que l'explorateur semble parlementer avec des hommes à la peau foncée. Cette image illustre la seconde des deux nouvelles : le voyage de Jacobus Coetzee dans l'intérieur du pays en 1760, topos de la littérature sud-africaine. J'avais tout à apprendre et à lire de la littérature sud-africaine. J'ai commencé par le livre de John qui m'a fascinée et, n'ayant rien de mieux à faire en attendant un permis de travail, je me suis mise à le traduire, par amour du texte. Mon entreprise a intéressé l'auteur, linguiste, entre autres, de formation, d'autant plus que, dans le texte concernant Jacobus Coetzee, il se cache sous le masque d'un traducteur et présente l'écriture comme une traduction : la traduction comme manipulation de texte. Cela m'a donné l'occasion de lire, en néerlandais, dans la quinzième livraison des publications de la Van Riebeeck Society (1933) la déposition de Jacobus auprès des autorités du Cap au retour de son voyage dans l'intérieur, que J.M. Coetzee aurait traduit et qu'il offre en appendice. Ce ne sera pas la dernière fois que j'aurai à consulter des ouvrages, parfois obscurs, pour traduire des textes de Coetzee qui a une culture encyclopédique.

Son intérêt pour les récits de voyageurs aux 18e et 19e siècles m'a aussi fait découvrir l'explorateur français François Le Vaillant qu'il connaissait bien. Mais le plus intéressant à la lecture de sa prétendue traduction du *Relaas van Jacobus Coetzee, Janszoon* a été de voir les ajustements et distorsions qu'il faisait subir à l'original, comme si, sur certains mots, la vue de ses yeux myopes se brouillait. L'expérience, dès *Dusklands* (Coetzee, 1987), m'a montré que cela ne saurait être le cas : J.M. Coetzee est un lecteur attentif, un relecteur pointilleux, un analyste de traductions exigeant (Coetzee, 1998) et un traducteur scrupuleux et inspiré comme le montrent ses propres traductions (Stockenström, 1981).

J'écrivais à la main sur la page de droite de minces cahiers format A4, une ligne sur deux, pour laisser la place aux corrections. Je posais des questions sur la page de gauche face au passage problématique. Je remettais chaque semaine un cahier à John qui le lisait et venait passer une soirée pour discuter le texte. Il sait beaucoup mieux le français qu'il le donne à croire dans *Youth* (*Vers l'âge d'homme*, Coetzee, 2003). Nous nous asseyions côte à côte comme deux écoliers devant le cahier, entourés de dictionnaires. La fumée de mes gauloises devait l'incommoder. Je peux dire que j'ai beaucoup appris sur la littérature, l'écriture et la traduction lors de ces séances studieuses et amicales. Quand je lui demandais ce qu'il voulait dire par tel mot ou telle formulation, sa réponse était toujours : "le texte dit". J'ai appris notamment à ne jamais me fier à ce que je crois savoir. Ainsi, il ne m'était pas venu à l'idée de vérifier le sens de *dazzle*. L'explorateur mégalomane était bien capable de se voir éblouissant le monde. John a ouvert l'*Oxford English Dictionary* et, armé de la loupe, m'a montré un sens vieilli du verbe qui est exactement l'inverse. C'est avec lui que j'ai appris à circuler dans tout le texte, à repérer échos et réseaux, à choisir pour un mot ou un segment de la page 2 une traduction qui se justifie par ce qui se lit à la page 80. Mon expérience scolaire et universitaire des textraits ne m'avait pas appris cette technique élémentaire.

Nous nous livrions à la traduction comme acte gratuit, puisque John n'avait pas alors d'agent littéraire en France et nous ne savions pas à quel éditeur soumettre le texte français. J'ai contacté Pierrette Fleutiaux, amie et ancienne collègue angliciste, qui publiait alors son deuxième livre, mais les quelques pages de *Dusklands* soumises n'ont pas convaincu son éditeur de publier ce jeune Sud-Africain inconnu. La traduction inachevée est restée dans un tiroir pendant que j'enseignais à plein temps à l'Alliance française et élevais de jeunes enfants, sans savoir d'ailleurs que John, toujours discret sur son travail d'écrivain, publiait autre chose. Nadeau avait accepté *The Heart of the Country* et *Waiting for the Barbarians* remarquablement traduits par Sophie Mayoux (Coetzee, 1977 ; Coetzee, 1982). C'est en 1984 qu'Anne Freyer, éditrice au Seuil, s'est intéressée à J.M. Coetzee et qu'elle a appris qu'il existait un livre antérieur à ces deux ouvrages dont la traduction attendait peut-être de voir le jour, et elle m'a contactée, m'offrant un contrat pour la traduction de *Dusklands*. Quand j'ai repris ce texte, John était aux États Unis en congé sabbatique et nos échanges se faisaient par voie épistolaire. Il répondait par retour à mes questions par des aérogrammes bleus sur lesquels il tapait à la machine ses conseils et suggestions. La version finale a été dactylographiée par sa femme, erreurs corrigées au tipex, et portée à la main à Paris par une collègue. Le livre s'est mal vendu et les quelque sept cents exemplaires restés en stock sont passés au pilon. Lorsque le nobélisable a été nobélisé, le Seuil a immédiatement réédité *Les Terres de crépuscule*, sans me laisser le temps de revoir le produit du travail de la traductrice inexpérimentée que j'étais entre 1976 et 1986.

Lors de la parution de son quatrième livre, *The Life and Times of Michael K*, qui lui valut son premier prestigieux Booker Prize et le Femina étranger, j'ai craint et espéré qu'on me confie cette traduction. Prenant les devants sur les difficultés que je risquais de rencontrer, j'ai demandé à John de m'expliquer le fonctionnement de l'éolienne qu'utilise son protagoniste pour arroser ses courges et autres citrouilles. Je revois John Coetzee, venu remettre quelques documents à son collègue à la veille d'un nouveau départ vers les États-Unis, griffonnant dans la lumière falote de notre *stoep* un croquis de cette éolienne que je pouvais avoir à faire fonctionner dans son texte. Cet intellectuel est aussi un manuel, bricoleur adroit, comme Robinson Crusoé : il a étudié le style de Defoe et a fait revivre son héros dans plusieurs textes (Coetzee 1988, 1992, 2001, 2003a). L'explication graphique fournie donne une idée de la précision qu'il pratique dans ses textes et qu'il attend dans leurs traductions.

Il ne m'a pas été donné de traduire *Michael K* : il n'y avait aucune raison pour le Seuil de changer de traducteur, puisque Sophie Mayoux faisait parfaitement son travail (Coetzee, 1985). Par contre,

satisfaite de ce que j'avais fait de *Dusklands*, Anne Freyer m'a confié le premier livre d'un autre Sud-Africain, Mike Nicol, homme du Cap lui aussi, dont *The Powers* T*hat Be*, intitulé en français *La loi du Capitaine* (Nicol, 1991), m'a fait passer de l'intérieur du pays au 18e siècle, à la vie d'un village de baleiniers sur la côte ouest au 20e. Mike Nicol, devenu un ami, se montrait aussi disponible que John Coetzee pour m'éclairer sur le texte, à cela près que lui ne lit pas le français et ne pouvait me guider dans les choix à faire. J'ai eu par la suite l'occasion de traduire trois autres livres de Mike Nicol (Nicol 1993, 1998, 2004), me spécialisant en somme dans la traduction vers le fançais de textes sud-africains en anglais. La recommandation d'Alain Ricard auprès de l'éditeur Dapper a fait découvrir Zakes Mda aux Français avec *Le pleureur* (Mda, 1999), traduction de *Ways of Dying* que j'avais proposée pour la collection que lançait Madame Falgayrettes-Leveau qui m'a ensuite confié *Chirundu* d'Es'kia Mphahlele. Je n'ai eu aucun contact avec ce doyen des lettres sud-africaines que j'ai, en somme, traduit in absentia. Zakes Mda a été très content de l'accueil fait au *Pleureur*; m'a remerciée, et m'a envoyé en manuscrit son suivant, *The Heart of Redness*, pour que je m'y mette toutes affaires cessantes. En fait, Dapper a renoncé à faire traduire et publier ce roman, et c'est le Seuil qui m'a confié et a publié en 2004 sa *Madone d'Excelsior* et a repris *the Heart of Redness*. Je viens de terminer cette traduction qui attend, du service du marketing sans doute si on ne retient pas mes propositions, son titre en français. Au cours du travail sur les trois romans de Mda, j'ai échangé quelques courriels avec cet auteur qui enseigne dans l'Ohio, le tenant au courant des progrès du travail et du plaisir que j'y prenais. Mais il ne connaît pas le français et s'intéresse davantage au livre qu'il est en train d'écrire qu'aux livres passés. Il m'a fait l'honneur de me communiquer le texte de son suivant, à paraître en anglais.

Je suis revenue à J.M.Coetzee avec *Boyhood, Scenes from Provincial Life* (Coetzee, 1999) qu'Anne Freyer m'a confié parce que Sophie Mayoux n'était pas disponible. Coetzee était devenu un écrivain célèbre mais restait aussi accessible. Nos séances de travail de compagnie quelque dix ans plus tôt, avaient établi un mode de relation qui écartait toute timidité de ma part pour admettre mon incompréhension et solliciter son avis ou son aide. Il était alors au Cap et il m'arrivait de lui téléphoner. Il avait toujours la gentillesse de manifester du plaisir à répondre à mes questions et à prodiguer des encouragements. J'étais à l'aise dans ce texte qui évoque l'enfance de l'auteur dans un environnement que j'ai appris à connaître et qui met en scène sa mère et son père que j'ai bien connus aussi. J'avais par chance chez moi l'encyclopédie pour enfants qui avait appartenu à ma belle-mère, ouvrage que John lisait sur le tapis de sa chambre de garçonnet. J'y ai retrouvé images et textes évoqués qui donnaient pour moi réalité à ses lectures d'enfant. Une des difficultés du texte était les passages précis et techniques sur la passion précoce de John pour le cricket. Ayant été traînée aux matches de l'équipe des enseignants de l'université du Cap (UCT), dont il faisait partie, j'avais appris quelques rudiments sur ce qui se passe sur le "pitch", mais n'en connaissais pas la terminologie en français. Ma demande d'un lexique adressée à l'association française de cricket et de base-ball dont notre collègue Florence Herbulot m'avait communiqué l'adresse était restée sans réponse. John m'a conseillé de lire la traduction française de *The Go-Between* de Leslie Hartley dont un chapitre décrit longuement un match de ce sport (Hartley, 1971). Malheureusement, les traducteurs avaient soit opté pour des notes explicatives, soit conservé la terminologie en anglais. Ni l'une, ni l'autre solution n'était satisfaisante pour John et nous avons essayé ensemble de trouver des vocables pour décrire les efforts et les déboires du petit Coetzee à ce jeu de balle et de batte.

La mise au point de la traduction s'est faite lors d'une longue visite de John lorsqu'il m'a rapporté le texte que je lui avais soumis, annoté de sa fine écriture. Je ne sais trop s'il a trouvé plaisir à revisiter son enfance en version française ou s'il était particulièrement content de la traduction. Il était enjoué et

rayonnant. C'est la dernière fois que nous avons discuté de vive voix ses textes, ses annotations manuscrites et mes questions : ses nombreux voyages, son départ pour se fixer en Australie, ont mis nos échanges sur les autoroutes électroniques. Mes textes et mes questions ont ainsi voyagé du Cap à Stanford en Californie ou à Adélaïde. Je lui adresse mes questions par mel, il répond immédiatement et ajoute les siennes sous la rubrique "*queries*": il s'agit le plus souvent de justifier un choix. Il est particulièrement attentif à l'emploi des temps verbaux, aux problèmes aspectuels, à la syntaxe, à la concision et au rythme de la phrase.

Je m'étonne de ne pas avoir souvenir de difficultés particulières pour la traduction de *Disgrâce* (Coetzee, 2001a) si ce n'est l'atmosphère crépusculaire, désenchantée et douloureuse qui contraste si fort avec l'arc-en-ciel dont le pays se réjouissait tant après 1994. Bien sûr, dans ce roman, comme dans les autres, il fallait trouver les traductions reçues des citations de Shakespeare, Wordsworth, Byron et bien d'autres, retourner à l'original de Villon, Baudelaire, Rimbaud, Flaubert ou Céline. J'ai plus d'une fois dû faire appel à mes amis anglicistes, comme Nelly Gensburger ou Jean-Pierre Richard, plus érudits que moi ou mieux équipés d'éditions bilingues, que je remercie au passage. Les vastes lectures de Coetzee affleurent quasiment à chaque page : le lecteur visé, et a fortiori le traducteur, doit être membre du club intertextuel que décrit Umberto Eco (Eco, 2003). Le plus difficile est de repérer la référence quand Coetzee procède par allusion. Si l'allusion m'échappe, j'imagine qu'en lisant mon texte, Coetzee soupire, résigné. Par contre, si je soupçonne obscurément une référence que je lui demande de préciser, il éclaire volontiers ma lanterne, sans toutefois donner la page ou la ligne de l'allusion.

Ainsi, dans *Youth*, je ne comprenais pas un segment où le protagoniste se disait qu'il ferait bien d'abandonner la partie. C'était une allusion à Ivan Karamazov, qui se retrouve dans *Elizabeth Costello* (Coetzee, 2004) où j'ai jugé bon, avec l'accord de l'auteur, de la préciser d'un simple "comme Ivan K." L'agilité et l'horizon intertextuel d'un lecteur français ne sont pas forcément les mêmes que pour un anglophone. C'est à cette préoccupation que répond le titre de *Vers l'âge d'homme* qui évoque Leiris plutôt que Conrad (ou Tolstoï). En traduisant *Costello*, croyant voir une métaphore hippique surprenante – mais la femme Costello peut être farfelue – j'ai cru devoir expliquer à John ma traduction de "dark horse" par le mot anglais d' "outsider". Je me doutais que cela le ferait tiquer. Réponse, laconique : "Dark horse is a reference to Plato." Pas de sarcasme, mais pas de direction non plus pour guider la recherche nécessaire sur l'adjectif qui qualifie ce cheval platonicien en français. C'est un collègue helléniste qui m'a renvoyée au cheval *noir* qui tire l'âme vers la terre, dans le *Phédon*. La même image, commentée, revient dans le roman suivant (à paraître). Il ne suffit pas pour traduire de circuler dans le texte, il convient de circuler dans l'œuvre, du premier au dernier livre. Je regrette d'autant plus d'avoir seulement lu – et non traduit – la moitié des livres de Coetzee. Toujours est-il qu'au terme d'une journée de travail le sol du bureau est jonché des volumes du *Dictionnaire des œuvres*, y compris l'index, et de dictionnaires de citations. Je dois beaucoup aux connaissances de Jean-Louis Cornille, occupé à traduire une bonne partie des articles de critique littéraire de Coetzee, et qui, notamment pour *Costello*, m'a aidée à défricher l'immense champ culturel parcouru au fil des *Huit leçons*. Il est parfois amusant de voir que Coetzee lui-même fait une erreur de référence : dans *Youth*, il explique une méthode de son invention pour apprendre le piano avec pour objectif de jouer l'opus 132 de Beethoven. Phil du Plessis, consulté sur la difficulté de ce morceau, m'a signalé qu'il s'agissait d'une œuvre pour cordes. Cette erreur restée dans le texte non édité sur lequel je travaillais a été corrigée dans l'édition définitive. Par contre, John a refusé que l'on corrige son "je suis un autre" erreur de citation qui surprendra le lecteur français, mais qui est sans doute délibérée.

La nouvelle que J.M Coetzee venait de recevoir le prix Nobel de Littérature, le 2 octobre 2003, m'est parvenue alors que j'étais en transit à Johannesburg. Coetzee, fidèle à sa réputation, se dérobait aux interviews et, avec le consentement de l'amie qui m'hébergeait, j'ai passé le plus clair de ma visite à répondre sur son portable, dans le vacarme d'un restaurant, prise au dépourvu et l'esprit ailleurs, aux questions de journalistes de radio qui ne savaient pas dire le nom du lauréat, n'avaient pas lu ses livres et voulaient des détails croustillants sur cet ascète discret.

Le pire était à venir. Le "discours de Suède" d'un lauréat Nobel est traduit en suédois, en allemand et en français, en anglais si c'est nécessaire, par celui ou celle qu'on considère comme étant "le traducteur attitré." J'ai été contactée le 8 novembre par Lars Rydquist, *Director of the Nobel Library of the Swedish Academy in Stockholm*, m'invitant à traduire le discours que Coetzee, lauréat du prix de Littérature prononcerait un mois plus tard. Ce dernier était en train de rédiger le texte attendu pour le 17 novembre et dont la traduction devait parvenir à Stockholm le 26 par e-mail avant midi. Le 17 au matin, sur mon ordinateur j'avais le texte envoyé par Coetzee de Chicago et le même texte transmis de Stockholm. J'ai pu me colleter dès l'aube à ce texte déroutant et difficile, consultant John par mel et, entres autres, un ami chasseur de palombes dans le Gers qui m'a renseignée sur les appeaux, appelants et sauvaginiers pour décrire la chasse aux oiseaux dans le Lincolnshire qu'observe l' "homme de Robinson", encore lui. Moins de vingt-quatre heures après l'envoi de la traduction, j'avais des remarques et questions de l'équipe suédoise : on me signalait une erreur d'accent sur *rétif* qui avait échappé au "désherbage" orthographique auquel Eliane de Saint-Martin soumet scrupuleusement tous mes textes. On me demandait aussi de justifier le mot "cinglant", étoffement que j'avais jugé nécessaire pour des raisons de rythme dans la dernière superbe image marine du texte. Jamais je n'avais dû travailler si vite, ni sous telle surveillance. Jamais je n'avais été aussi bien rémunérée non plus !

J'ai eu de la chance de traduire une partie des textes de J. M. Coetzee, et de profiter des retombées de sa gloire, en recevant le prix Baudelaire 2002 pour ma traduction de *Disgrâce* que Françoise Cartano a eu l'indulgence de qualifier de "loyale", et le prix Amphi 2002 de l'université de Lille, attribué conjointement à l'auteur et au traducteur par un jury qui comporte des étudiants en traduction, qui, eux, lisent les textes. Mais j'ai surtout eu de la chance de travailler avec Coetzee, de profiter de ses conseils et de jouir de sa confiance. Le meilleur encouragement et la plus précieuse récompense pour le travail douloureux et solitaire de la traduction est de lire à côté du mot choisi avec hésitation un "good" de Coetzee, ou de trouver en commentaire de la traduction de "prey upon the old men" par "pirater les anciens" la remarque : "example of French better than English (don't change it!)". Un jour que, pour m'excuser de solliciter son aide, je lui demandais si ses autres traducteurs l'accablaient de tant de questions, il a répondu : *"They don't and I wish they would."* Si on a trouvé quelque mérite à mes traductions de Coetzee, c'est aux conseils généreux et avisés de l'écrivain et du maître que je le dois.

Références

Les ouvrages de Coetzee, Mda, Mphahlele et Nicol cités en traduction française ont été traduits par Catherine Lauga-du Plessis, sauf mention contraire.

COETZEE, J. M., 1977, *Au cœur de ce pays*, Paris : Maurice Nadeau. Traduit (de l'anglais) par Sophie Mayoux.

----------., 1982, *En attendant les barbares*, Paris : Le Seuil. Traduit (de l'anglais) par Sophie Mayoux.

----------., 1985, *Michael K, sa vie, son œuvre*, Paris : Le Seuil. Traduit (de l'anglais) par Sophie Mayoux.

----------., 1987, *Terres de crépuscule*, Paris : Le Seuil.

----------., 1988, *Foe*, Paris : Le Seuil. Traduit (de l'anglais) par Sophie Mayoux.

----------., 1992, "The Agentless Sentence as Rhetoriacl Device (1980)", in *Doubling the point. Essays and Interviews*, David Attwell ed. Harvard University Press, 1992.

----------., 1998, "Kafka: Translators on Trial", *The New York Review of Books*, 14 mai 1998.

----------., 1999, *Scènes de la vie d'un jeune garçon*, Paris : Le Seuil.

----------.,2001, "DanielDefoe, Robinson Crusoe", in *Stranger Shores. Essays 1986-1999*, Secker & Warburg.

----------.,2001a, *Disgrâce*, Paris : Le Seuil.

----------.,2003, *Vers l'âge d'homme*, Paris : Le Seuil.

----------.,2003a, "Nobel Lecture".

----------.,2004, *Elizabeth Costello : Huit leçons*, Paris : Le Seuil.

ECO, U., , *Mouse or Rat? Translation as negotiation*, Weidenfeld & Nicolson.

HARTLEY, L., 1971, *Le Messager*, Paris : plon. Traduit (de l'anglais) par Denis Morrens et Andrée Martinerie.

MDA, Z., 1999, *Le pleureur*, Paris : Dapper.

MDA, Z., 2004, *La Madone d'Excelsior*, Paris : Le Seuil.

MPHAHLELE, E., 2003, *Chirundu*, Paris : Dapper.

NICOL, M., 1991, *La loi du capitaine*, Paris : Le Seuil.

----------, 1993, *Le temps du prophète* (*This Day and Age*), Paris : Le Seuil.

----------, 1998, *Le Cavalier*, Paris : Le Seuil.

----------, 2004, *La tapisserie à l'ibis*, Paris : Le Seuil.

STOCKENSTRÖM, W., 1981, *Die Kremetart Ekspedisie*, Human & Rousseau. Traduit (de l'afrikaans) en anglais par J. M. Coetzee : *The Expedition to the Boabab Tree*, Londres : Faber & Faber, 1983. Traduit (de l'anglais) en français par Sophie Mayoux : *Le baobab*, Paris : Rivages, 1985.